

Diversité urbaine



Équatoriens à Montréal

Étude de l'expérience subjective de la migration à travers les récits de vie

Ecuadorians in Montreal

A Study of the Subjective Experience of Migration Through Life Stories

Chiara Pagnotta

Volume 10, numéro 2, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006428ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006428ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Groupe de recherche diversité urbaine
CEETUM

ISSN

1913-0694 (imprimé)

1913-0708 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pagnotta, C. (2011). Équatoriens à Montréal : étude de l'expérience subjective de la migration à travers les récits de vie. *Diversité urbaine*, 10(2), 111–128.
<https://doi.org/10.7202/1006428ar>

Résumé de l'article

Ce texte présente les résultats préliminaires d'une recherche effectuée sur le terrain dans le domaine de l'immigration équatorienne à Montréal. Les sources utilisées consistent aussi bien en données quantitatives qu'en récits de vie de quinze répondants arrivés à Montréal entre 1966 et 2003. Cet article expose d'abord les aspirations à court et à long termes qui ont poussé les Équatoriens à émigrer – le Canada qu'ils avaient « imaginé » et ce qu'ils pensaient trouver dans ce pays d'accueil – et présente ensuite leur évaluation du processus d'installation et de leur parcours pré- et postmigratoire.

Tous droits réservés © Groupe de recherche diversité urbaine et CEETUM, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ÉQUATORIENS À MONTRÉAL
ÉTUDE DE L'EXPÉRIENCE SUBJECTIVE DE LA MIGRATION
À TRAVERS LES RÉCITS DE VIE

ECUADORIANS IN MONTREAL
A STUDY OF THE SUBJECTIVE EXPERIENCE
OF MIGRATION THROUGH LIFE STORIES

Chiara Pagnotta

Résumé / Abstract

Ce texte présente les résultats préliminaires d'une recherche effectuée sur le terrain dans le domaine de l'immigration équatorienne à Montréal. Les sources utilisées consistent aussi bien en données quantitatives qu'en récits de vie de quinze répondants arrivés à Montréal entre 1966 et 2003. Cet article expose d'abord les aspirations à court et à long termes qui ont poussé les Équatoriens à émigrer – le Canada qu'ils avaient « imaginé » et ce qu'ils pensaient trouver dans ce pays d'accueil – et présente ensuite leur évaluation du processus d'installation et de leur parcours pré- et postmigratoire.

The article presents the first results of field research on Ecuadorian immigration to Montreal. The sources we used comprise both quantitative data and the life histories of fifteen individuals who arrived in Montreal between 1966 and 2003. The article explores the long- and short-term expectations that induced Ecuadorians to migrate, the image they had of Canada and what they envisaged the host country would offer them, as well as their personal evaluations of the process of settlement and integration and their individual pre- and post-migration experience.

Mots clés : Équateur, migration qualifiée, récits de vie, subjectivité, intégration.

Keywords: Ecuador, skilled migration, life histories, subjectivity, integration.

Introduction

CE TEXTE SE FONDE sur une recherche plus vaste qui consiste en une étude comparative des trajectoires de migrants équatoriens au Canada, en Europe du Sud (Espagne et Italie) et dans leurs territoires d'origine. L'objectif de cet article est de prolonger l'analyse effectuée pour notre mémoire de maîtrise à partir de nos recherches doctorales et postdoctorales ayant trait à l'impact des politiques des États sur les parcours migratoires et la subjectivité des répondants.

L'immigration équatorienne vers l'Europe du Sud survient alors que ces pays sont en crise. L'Espagne et l'Italie, en particulier, se caractérisent par un taux de vieillissement élevé, ainsi que par la présence d'un secteur économique informel important et d'un marché du travail favorable à l'absorption d'une main-d'œuvre irrégulière dépourvue de qualification. L'une des spécificités de l'immigration équatorienne vers l'Europe est sa féminisation. En raison des caractéristiques susmentionnées, l'entrée sur le marché du travail en Europe se fait essentiellement dans le secteur du service (entretien, soins). Le fait d'occuper ces types d'emplois jugés « dévalorisants » contribue fortement au développement de l'identité des femmes équatoriennes et à leur autoperception, les situant au plus bas de l'échelle sociale. À la lumière de nos recherches menées sur les territoires d'origine, il semble que la migration y engendre une rupture des hiérarchies sociales dans les relations ethniques et entre classes. Grâce à l'argent que les immigrantes y envoient, elles (une fois de retour dans leur patrie) et leur famille jouissent d'un confort et d'un bien-être auxquels elles n'auraient pas pu accéder autrement (Pagnotta 2010).

Dans le cadre de cet article, nous détaillons les premiers résultats de la recherche effectuée au Canada¹. Pour réaliser ce travail, nous avons exploité les informations recueillies pendant la recherche documentaire, l'observation participante et les entrevues. Nous porterons néanmoins principalement notre attention sur les témoignages verbaux, qui nous permettront de procéder à une étude approfondie de la subjectivité des participants.

Les textes des savants de l'École de Chicago qui prennent comme objet d'étude les immigrants (plutôt que l'immigration) ont été fondateurs en sociologie. Dans l'ouvrage classique de Thomas et Znaniecki (1918-1920), les récits de vie sont utilisés pour comprendre le sens que les immigrés donnent à leur propre histoire. La méthodologie adoptée repose sur une interaction directe avec les informateurs, nous éloignant ainsi d'une approche strictement quantitative et statistique. Les données qualitatives complètent les analyses quantitatives en apportant des informations sur la situation et les motivations

des immigrants, ainsi que sur le caractère subjectif des politiques d'accueil et des expériences et aspirations des acteurs de la migration.

L'intérêt de cette étude réside donc dans la mise en exergue des aspirations et des opinions des immigrants équatoriens quant à leur installation au Canada. L'objectif est de comprendre la trame de l'autoprésentation (imaginaire, histoire collective, nationale et régionale) et d'envisager l'identité individuelle à travers les différents espaces qui produisent les appartenances publiques et privées : famille, condition sociale, groupe ethnique, etc. La problématique réside dans la façon dont les thèmes de l'histoire se rattachent à la mémoire et au vécu de chacun, entachant potentiellement l'image de soi (Vangelista 1999).

Par conséquent, nous mettrons l'accent sur l'identité construite en rapport à l'expérience vécue dans les nouveaux milieux sociaux créés au cours de la migration. Lors de notre étude de terrain à Montréal, entre avril et novembre 2008, nous avons recueilli quinze récits de vie d'immigrants équatoriens résidant en ville, recensés par âge et période d'immigration. Nous avons rassemblé les témoignages de travailleurs qualifiés et d'étudiants qui ont migré après l'année 2000, de réfugiés humanitaires, d'enfants d'immigrés, et de pionniers de la migration (arrivés à Montréal dans les années 1970).

Les quinze récits de vie recueillis servent de toile de fond à cette étude, mais nous nous référerons à sept cas en particulier² qui nous ont semblé significatifs afin de montrer la perception qu'ont les immigrants qualifiés équatoriens du marché du travail canadien. Voici tout d'abord une brève présentation de ces sept cas : 1) parmi les pionniers, nous avons rencontré Karina, une femme de 74 ans arrivée à Montréal en 1972 afin d'améliorer sa situation économique. En 1975, son mari et ses onze fils l'ont rejointe. 2) Alvaro, quant à lui, est arrivé en 1966 pour étudier la théologie et a ensuite vécu quelques années en Équateur et au Canada. 3) Rosario, âgée de 46 ans, a immigré en 2003 avec son mari et sa fille grâce au programme pour les travailleurs qualifiés. 4) Eduardo, 40 ans, est arrivé en 2000 et s'est inscrit à l'université, voie d'immigration la plus aisée selon lui. Quelques mois plus tard, son épouse et sa fille l'ont rejoint. 5) Mario est arrivé à Montréal en 2000 en tant qu'étudiant et y a connu sa femme (une autre étudiante équatorienne). 6) Sara et 7) Nadia sont des jeunes filles résidant à Montréal grâce à un accord bilatéral entre les gouvernements québécois et équatorien. Nous avons choisi nos témoignages en fonction de l'âge et de l'année de migration des informateurs dans le but de montrer les points communs des immigrants concernant l'insertion dans le monde du travail et, en parallèle, les particularités des vagues migratoires équatoriennes.

La première partie de l'article est consacrée à une analyse macrosociale des processus historiques qui ont amené l'Équateur à devenir l'un des principaux pays d'Amérique latine « exportateurs » de main-d'œuvre. La deuxième partie présente une brève analyse statistique du phénomène de l'immigration équatorienne au Canada pour ensuite s'arrêter sur l'exemple des pionniers de la migration en ce qui a trait aux motivations et à l'insertion des premiers arrivants, avant que cette migration ne devienne un phénomène courant. La troisième partie est dédiée à l'étude de l'installation et des perceptions des travailleurs qualifiés au Canada au cours des dix dernières années, afin de mettre en relief les différences et les similitudes entre eux et les immigrants de la première vague. Enfin, la quatrième partie porte sur le cas des individus qui émigrent dans le cadre de leurs études.

Brève histoire de l'émigration internationale équatorienne

L'Équateur fait partie des pays latino-américains qui possèdent un taux élevé d'émigration : actuellement, selon la Comisión Especial Interinstitucional de Estadística de Migraciones en el Ecuador (CEIEME), environ 10 % de la population vivrait à l'étranger (2008). Si l'on considère l'ensemble de la population latino-américaine, selon une étude menée par la Comisión Económica para América Latina y el Caribe (CEPAL 2004), environ 20 millions de Latino-Américains vivent hors de leur propre pays, ce qui correspond à 4 % de la population totale.

En analysant les données de l'émigration équatorienne en détail, nous pouvons distinguer trois grandes époques migratoires. La première vague d'émigration remonte aux années 1950 et s'est limitée à certaines zones géographiques d'origine seulement. En effet, puisque cette vague est due à la crise de la production du *panama hat*, elle n'a touché que les provinces de Cañar, Azuay et Loja, où se concentrait la production des chapeaux, qui représentait un revenu supplémentaire pour plusieurs familles rurales (Borrero Vega et Vega 1995; Kyle 2001). Les réseaux commerciaux pour la production de chapeaux ont ouvert la route aux premiers immigrants équatoriens. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, un système d'intermédiaires et d'exportateurs s'est renforcé, faisant ainsi le pont entre petits producteurs locaux et acheteurs étrangers (en provenance des États-Unis et de l'Europe). Il faut rappeler que New York, aujourd'hui encore destination favorite de l'immigration équatorienne, était le principal centre de crédit de distribution du Panama. Après la Seconde Guerre mondiale, le commerce du Panama décline et les hommes les plus jeunes commencent à chercher un emploi en dehors de la communauté d'origine. En général, ceux qui émigrent durant cette période choisissent les États-Unis comme pays d'accueil définitif (Zambrano

Castello 1998). Certaines études démontrent que ce choix de destination n'était pas un coup du hasard, mais plutôt le fruit de rapports économico-historiques qui s'étaient créés entre l'Équateur et les États-Unis (*ibid.*). La production et l'exportation de chapeaux comptaient parmi les principales activités commerciales des provinces de la sierra équatorienne.

L'émigration équatorienne qui a eu lieu entre 1980 et 1998 présente des caractéristiques différentes. Concentrée autour de deux provinces, Azuay et Cañar, elle concernait une population à prédominance rurale et essentiellement masculine. Les femmes émigraient quant à elles pour reconstituer la famille. David Kyle (2001), chercheur et spécialiste de l'immigration latino-américaine aux États-Unis, montre que cette émigration est le résultat d'un développement des chaînes migratoires dont les origines proviennent du flux précédent. D'un point de vue démographique, la dernière vague migratoire a énormément réduit la proportion d'hommes et de jeunes dans la population totale du pays. Dans les années 1988-1989, 85 % des immigrants en provenance de la province d'Azuay étaient des hommes, dont 65 % laissaient derrière eux leur épouse et (une moyenne de) quatre enfants (Gatton 2005).

On peut établir une corrélation étroite entre le dernier flux migratoire équatorien et les politiques néolibérales qui se sont succédé en Amérique latine à partir de 1980. En effet, les difficultés liées au paiement du déficit lors de la crise des années 1980 ont engendré rapidement une crise du crédit. La croissance rapide des taux d'intérêt et les restrictions de crédit, appliquées par les pays industrialisés pour endiguer l'inflation interne (surtout par les États-Unis), ont entraîné une crise dans les pays débiteurs. Les difficultés ont explosé en 1982 avec la déclaration d'insolvabilité de la part du Mexique, qui a entraîné dans sa chute tous les pays latino-américains. Selon les préceptes du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale, à partir de 1982, l'Équateur a entrepris des réajustements structurels, considérés comme indispensables pour obtenir de nouveaux crédits et renégocier la dette extérieure (Proyecto Migración, Comunicación y Desarrollo 2001). Ce pays, selon les *dictámenes* des organisations internationales, a réorienté sa propre économie vers la production pour l'exportation et la libéralisation des commerces, la flexibilité dans le marché du travail et la réduction de l'intervention de l'État dans la régularisation de l'économie. Le but était de stabiliser les index macroéconomiques. Cette démarche a eu pour résultat la hausse du prix des combustibles, du transport en commun, de l'eau, de l'électricité et du téléphone, ainsi que la dévaluation du sucre. Tout cela n'a toutefois pas réussi à faire augmenter les exportations.

Entre 1995 et 2000, l'Équateur est le pays d'Amérique latine qui s'est appauvri le plus vite. Au cours de cette période, le nombre de personnes

pauvres est passé de 3,9 à 9,1 millions (c'est-à-dire de 34 % à 71 % de la population). En 1995, 2,1 millions d'entre eux vivaient dans des conditions d'extrême pauvreté, tandis qu'en 2000, ils étaient près de 4,5 millions (Acosta 2005)³.

La situation déjà critique s'est précipitée en 1999 avec la mise en place du blocage des dépôts bancaires (*salvataje bancario*) et l'impossibilité de prélever plus de 550 dollars. Cette mesure radicale a été adoptée dans le but d'empêcher la fuite des capitaux à l'étranger. À cela s'ajoute la diminution des investissements sociaux pour rediriger une grande partie des impôts vers le remboursement de la dette extérieure. Pendant plusieurs mois, en 1999, les fonctionnaires (enseignants, infirmiers, médecins, policiers et militaires) n'ont pas été payés pour récupérer l'argent nécessaire à rééquilibrer l'économie du pays. Par la suite, en août 1999, le gouvernement a dû suspendre le remboursement de la dette extérieure (AA. VV. 2003). Dans ce contexte, on voit comment l'émigration de ses habitants, et surtout les transferts de fonds à partir des pays d'accueil, deviennent un recours important pour le pays d'origine. En effet, au-delà du flux humain, la migration est caractérisée par une quantité considérable de ressources qui circulent entre le pays d'origine et le pays d'accueil. Les immigrants envoient des *remesas* vers leur pays d'origine, c'est-à-dire des ressources financières et sociales. Ces ressources contribuent à améliorer la situation des familles restées au pays d'origine, mais une partie profite également à l'économie locale. Par ailleurs, depuis quelques années, l'intérêt de nombreux organismes internationaux et des gouvernements des pays d'origine s'est focalisé sur ces ressources, cherchant à en augmenter l'impact positif sur l'économie de la région grâce au financement de projets de développement local (Castles et Delgado Wise 2007; Pagnotta 2010). Concernant le cas équatorien ici présenté, nous avons remarqué que ces transferts constituent la deuxième source de devises après les exportations de pétrole (Acosta 2004).

Nous avons précédemment énoncé une partie des raisons d'ordre économique et macropolitique qui ont contribué à l'émigration. Cependant, en nous appuyant sur les thèses de l'anthropologue péruvien Teófilo Altamirano (1996), nous retenons qu'il est nécessaire d'analyser les variables d'ordre qualitatif liées aux idées et aux perceptions individuelles et collectives. Une partie d'entre elles nous permettra d'individualiser la vision positive que l'on a du pays d'accueil, qui contribue à créer et perpétuer l'idée du *sueño americano*⁴. Dans cette optique, Santana (2005) nous explique que l'image du Canada correspond à celle d'un pays ouvert et multiculturel en pleine expansion économique, avec une excellente qualité de vie et qui fait appel aux immigrés pour peupler et rendre son territoire productif. Ce portrait a stimulé l'imaginaire des élites sud-américaines quant aux avantages possibles de l'émigration. Nous nous appuyons sur le témoignage de Rosario, une

femme équatorienne de 46 ans appartenant à la classe moyenne. Elle est arrivée à Montréal avec sa famille après avoir réussi l'examen de sélection du Programme des travailleurs qualifiés du gouvernement du Québec :

En 2000, nous avons commencé à nous demander si nous voulions émigrer ou pas. Mon mari a commencé à vérifier sur Internet les pays qui investissaient le plus dans le domaine social... C'est surtout pour nos enfants, vu qu'on en a trois, et donc nous avons cherché le pays qui avait le taux le plus bas d'analphabétisme, de discrimination, avec les meilleures perspectives d'emploi (Rosario)⁵.

La situation de Rosario est emblématique : il s'agit d'une femme de classe moyenne qui décide de partir avec sa famille après avoir longuement évalué les possibilités offertes par le pays choisi en termes d'investissements sociaux et d'amélioration de sa situation économique pour ses fils. Dans le contexte de crise que vivent les pays andins, l'émigration apparaît comme la seule option pour jouir d'un style de vie qui serait difficilement envisageable dans le pays d'origine. L'anthropologue Arjun Appadurai (2001) soutient que ce processus est une conséquence de la mondialisation culturelle qui fait que, chaque jour, des personnes entrevoient la possibilité, pour elles-mêmes ou leurs enfants, d'aller vivre et de travailler dans un lieu différent de celui où elles sont nées. Tout cela est intrinsèquement lié aux idées et aux possibilités produites et diffusées grâce aux moyens de communication de masse provenant de l'extérieur. Le nouvel imaginaire suscité par la mondialisation contribue à déterritorialiser nos propres perspectives de réalisation ou de mobilité sociale ascendante. Cet ensemble de facteurs contribue à faire du *sueño americano* l'élément culturel qui conditionne la décision d'émigrer.

Par ailleurs, les migrations sont un phénomène de longue durée (Braudel 2000 [1949]) destiné à se prolonger indépendamment des événements contingents. De nouveaux courants historiographiques mettent en évidence qu'il existe, parallèlement aux mouvements migratoires de masse, une mobilité intranationale et internationale d'hommes et de femmes qui représente un facteur de longue durée déterminant pour l'industrialisation et l'urbanisation, ce qui est caractéristique des sociétés européennes ou extraeuropéennes d'ancien régime ou contemporaines (Boutang 1998; Corti 2003). Les migrants équatoriens n'appartiennent pas exclusivement aux couches les plus pauvres de la société. Ce sont au contraire des individus différents avec des attentes non moins distinctes, qui se déplacent vers une zone où l'amélioration de leur condition de vie est possible et imaginable (Dal Lago 1999). Par ailleurs, dans le pays d'origine, il existe une stratification sociale qui détermine, selon la place que l'individu y occupe, un choix migratoire. De nombreuses recherches sur les migrations andines (Movimiento Laici America Latina – MLAL 2002; Pagnotta 2005) ont démontré que ce sont

plutôt les sujets des classes sociales intermédiaires qui migrent en premier, et non ceux qui se trouvent dans des conditions d'extrême pauvreté. On observe également que les destinations migratoires résultant de cette stratification sont variées. Chez les Équatoriens, on note une première vague d'émigration qui concerne la classe moyenne-basse en direction de l'Europe, suivie de celle de la classe populaire et des indigènes, du fait de la typologie du marché de l'emploi précédemment abordée (Pagnotta 2010)⁶. Cependant, grâce au programme pour les travailleurs qualifiés au Canada et au Québec, c'est principalement la classe moyenne équatorienne qui y a immigré.

Les Équatoriens à Montréal : contexte démographique

Selon les données des derniers recensements canadiens (Statistique Canada 2006, 2001), présentées dans le **tableau** suivant, la migration équatorienne vers le Canada a commencé de façon massive dès les années 1970-1980.

Tableau : Nombre des immigrants en fonction de la période d'arrivée

	Avant 1961	1961- 1970	1971- 1980	1981- 1990	1991- 2000	2001- 2006
Amérique du Sud	4310	14 500	54 910	55 045	67 790	61 330
Équateur	65	385	4 285	2 165	4 000	2 400
Total	894 465	745 565	936 275	1 041 495	1 830 680	1 109 980

Source : Statistique Canada 2006, 2001. Tableau élaboré par l'auteure.

Sur un total de 10 905 Équatoriens résidant actuellement au Canada, nous remarquons que la majorité d'entre eux (9175 personnes) vit à Toronto. Un nombre plus restreint réside à Montréal (645 personnes) et un très petit nombre vit sur le reste du territoire (Statistique Canada 2006)⁷. Ces données semblent confirmer la spécificité canadienne selon laquelle les immigrants tendent à se concentrer autour des deux principaux centres urbains existants (Houle 2007).

Au terme d'une analyse diachronique, on remarque que la migration équatorienne à Montréal est relativement ancienne. En effet, selon les données des derniers recensements (Statistique Canada 2006, 2001), on observe une grande affluence d'immigrants vers la ville (265 personnes) entre 1971 et 1980. Lors des deux décennies suivantes, le flux se stabilise à environ 170 personnes. Cependant, nous remarquons que la migration a subi une augmentation lors

de la dernière crise économique (1998). En effet, sur 185 immigrants arrivés à Montréal pendant la décennie 1991-2000, ils ne sont que 55 à avoir migré au cours des cinq premières années (1991-1995) contre 130 lors des cinq années subséquentes (1996-2000). Ce flux s'intensifie aussi considérablement durant la période allant de 2001 à 2006, puisque 315 personnes arrivent de l'Équateur et s'installent à Montréal.

Le cas de Toronto diffère sur certains aspects de celui de Montréal. Toronto est la plus grande des métropoles canadiennes, avec une population atteignant 5,113 millions d'habitants en 2006. Selon la recherche menée par Qadeer et Kumar (2006), 46 % des immigrants internationaux qui obtiennent la résidence permanente s'installent dans cette ville. En effet, en 2001, les immigrants constituent 44 % de la population résidant dans la métropole (*ibid.*). Comme dans le cas de Montréal, nous observons un nombre important d'immigrés équatoriens qui arrivent dans la ville entre 1971 et 1980 (3645 immigrants). Dans la décennie 1981-1990, le flux diminue sensiblement (1755 immigrants) et augmente entre 1991 et 2000 (3460 immigrants), mais tout se déroule majoritairement sur les cinq premières années de cette décennie (1950 immigrants entre 1991 et 1995, et 1505 immigrants entre 1996 et 2000). Une vague de 2400 immigrants déferle entre 2001 et 2006. Nous sommes confrontés à des données différentes de celles qui concernent la ville francophone. En effet, dans le cas de Montréal, le flux a augmenté à la suite de la crise économique, tandis qu'à Toronto, il semble avoir suivi une évolution endogène. Les éléments que nous avons en notre possession démontrent que la migration contemporaine vers Toronto s'est développée selon les mécanismes de demandes typiques des chaînes migratoires, du fait qu'elle soit constante dans le temps, indépendante des événements contingents (Vangelista 1982). L'exemple de Montréal diffère en ce que la migration, en termes de pourcentages, y connaît une augmentation récente et continue. Les immigrants semblent donc trouver dans l'émigration vers la ville québécoise une solution individuelle pour fuir la crise sociale, économique et politique qui secoue leur pays depuis la deuxième moitié du XX^e siècle.

En ce qui concerne les témoins que nous avons interviewés, le choix migratoire dépendait de l'obtention d'un capital nécessaire à la réalisation du voyage. Ces derniers ayant été en mesure de s'endetter en donnant comme garantie le paiement futur des propriétés personnelles ou familiales, ils ne se trouvaient donc pas dans un état d'indigence extrême. Pour beaucoup d'entre eux, la migration est vue comme un moyen d'arriver à se permettre plus que le strict nécessaire.

L'immigration des pionniers

Il existe un point commun à de nombreux récits de vie recueillis à Montréal : cette ville offre de plus grandes possibilités d'instruction que le pays d'origine. Par exemple, pour les pionniers, la migration permettait, à leur avis, d'offrir aux enfants une meilleure scolarité que celle offerte en Équateur. Pour illustrer ce propos, nous rapportons le témoignage de Karina, arrivée à Montréal en 1972. Cette femme a commencé le regroupement familial avec son mari en 1975, puis avec ses enfants :

Dans ma famille, par exemple, ils sont tous instruits. [...] Par contre, moi, je ne pouvais pas faire la même chose avec mes enfants parce que mon salaire ne suffisait pas. Il ne restait plus rien. Donc, je me suis dit : « Je vais voir si je peux faire quelque chose d'autre ailleurs ». [...] Ici [à Montréal], mes enfants ont la possibilité d'étudier, de travailler, et là-bas, c'était impossible (Karina).

Le jeune Alvaro, un autre pionnier de l'émigration, est allé au Canada en 1966. Il avait été invité par la fondation Voluntas Dei pour y poursuivre des études alors qu'il suivait un cours de théologie dans un séminaire en Équateur. Alvaro a achevé ses études en 1970, mais il a décidé de ne pas rentrer en Équateur pour des raisons politiques. À cette époque, le clergé équatorien avait des idées très conservatrices contraires aux valeurs d'Alvaro⁸. Tandis que le clergé équatorien avait opté pour le traditionalisme doctrinaire, celui du Canada semblait offrir une plus grande ouverture théologique :

Moi aussi, j'ai commencé à me poser beaucoup de questions sur l'obéissance, l'autorité, les institutions elles-mêmes, le célibat, et j'ai donc commencé à changer d'idée et à chercher autre chose. Après cette période, j'ai dû rentrer en Équateur. Tandis que je faisais le voyage de retour, j'arrivai à New York. [...] À New York, je rencontrai le prêtre qui m'avait aidé à entrer au séminaire en Équateur. Il me dit : « Si tu rentres en Équateur maintenant, il va t'arriver la même chose qu'il m'est arrivé à moi : tu ne seras pas d'accord avec l'évêque et tu devras partir. » Donc, mes doutes allèrent en augmentant. [...] La seule chose logique à faire à ce moment-là était de revenir ici. Et donc, je suis revenu et j'ai demandé la résidence. À ce moment-là, j'ai choisi le Canada (Alvaro).

L'immigration récente : installation et perceptions

La nécessité d'une bonne instruction semble une donnée constante, même auprès des immigrants récents. Après l'exil politique des années 1970 et la migration économique des années 1980-1990, nous avons distingué une troisième vague migratoire vers le Canada, empiétant sur les années

2000-2001, en provenance de pratiquement tous les pays d'Amérique latine. Armony (2006) appelle les nouveaux immigrés latino-américains les « réfugiés socioculturels », dans la mesure où il s'agit de familles de classe moyenne dont les membres adultes ont une formation universitaire et dont la migration n'est pas seulement une nécessité, mais plutôt un choix délibéré, comme l'affirme aussi Rojas-Viger (2006). C'est le cas de la grande majorité des immigrants admis au Canada et au Québec.

Si ce récent type d'immigration n'est pas significatif en terme quantitatif, Armony (2006) souligne qu'il se distingue qualitativement des autres en ce qu'il est caractérisé par de nouvelles aspirations de mobilité sociale. Selon nos informateurs, le Canada est perçu, dans l'imaginaire collectif, comme le lieu où les désirs peuvent se réaliser, alors que l'Équateur représente l'espace des aspirations frustrées. On pense également qu'il est facile d'améliorer son sort économique et social à Montréal et que ce nouveau lieu correspond à la terre promise. Sayad explique d'ailleurs : « Pour comprendre comment l'émigré peut finir dans l'enfer de l'émigration et le supporter, il suffit de postuler que, en tant qu'émigrant, il pense rejoindre quelque paradis créé par des fantasmes et par la série de mensonges sociaux à travers lesquels les immigrés paient leur condition » (2002 : 96). L'exemple de la migration équatorienne à Montréal confirme cette théorie⁹.

Nous soulignons que tous nos informateurs arrivés après 2000 ont réussi la sélection du Programme des travailleurs qualifiés du gouvernement du Québec, qui accorde une grande importance à la formation scolaire obtenue dans le pays d'origine et à la connaissance de la langue française. La situation des Équatoriens résulte de la politique migratoire du Québec puisque, comme Piché et Laroche (2007) le mettent en lumière en comparant les immigrés présents sur le sol canadien en 1980 et en 2005, nous remarquons que le taux de personnes qui ont une formation universitaire passe de 13 % à 44 %, entraînant une baisse du nombre de personnes ayant interrompu leurs études secondaires (de 72 % à 43 %). En outre, il s'avère que la population immigrée possède une formation universitaire (22 %) plus importante que celle des « Québécois » natifs (13 %). Dans le cas de l'immigration équatorienne à Montréal, 595 adultes sur 950 possèdent un titre scolaire postsecondaire (Statistique Canada 2006).

Toutefois, le niveau élevé d'éducation ne correspond pas aux propositions d'embauche que les Équatoriens trouvent à Montréal, ce dont témoigne le taux de chômage des hommes (17,6 %) et des femmes (13,8 %) de ce groupe de migrants. Pour l'ensemble de la population citadine, il est d'environ 7,1 % pour les hommes et de 6,7 % pour les femmes (*ibid.*). Les études menées par Boyd (2005) et par Man (2004) démontrent que malgré le niveau d'éducation

élevé des immigrés sélectionnés (selon le Programme des travailleurs qualifiés), ces derniers doivent chercher longtemps avant de trouver un emploi correspondant à leurs diplômes. Il est évident que ces difficultés sur le marché du travail revêtent une grande importance pour cette classe moyenne qui a émigré justement pour réaliser ses aspirations et améliorer son sort. Voici, à ce sujet, une autre partie du témoignage de Rosario concernant les difficultés d'insertion sociale et professionnelle à Montréal :

Ce n'est pas très facile, ce n'est pas la huitième merveille du monde, comme ils te disent eux... Ils te disent que c'est dommage. Moi, c'est dommage, mais je n'ai pas réussi à avoir un travail comme celui que j'avais là-bas. Ici, je ne l'ai pas trouvé. C'est dur. [...] Si tu me demandes si je parle français, moi je te dis que oui, je parle français. Je le comprends parfaitement et je le parle bien, mais j'ai un accent et ici, quand tu as un accent, tu es un peu... je ne le dis pas bien... tu es de toute façon discriminée et malheureusement, c'est la réalité. [...] Non, ce n'est pas comme ça qu'on avait imaginé les choses (Rosario).

Comme le révèle Armony (2006), le désenchantement qu'éprouvent les immigrés à leur arrivée au Québec est une phase que connaissent tous les immigrés latino-américains. Ils imaginent émigrer vers un monde presque idéal, mais la réalité est tout autre : ils découvrent que le Québec entraîne lui aussi son lot de difficultés, ainsi que de la discrimination et de l'exclusion. Pour illustrer ce propos, nous rapportons le témoignage de Mario, immigré à Montréal en 2001 pour ses études puis ayant obtenu la résidence permanente :

Cette histoire du Programme des travailleurs qualifiés, c'est seulement une promesse, on ne réalise pas ce qui est promis. L'intégration est très dure. [...] Il y a toujours ces problèmes, ces barrières, nous nous retrouvons toujours dans une nouvelle société, avec des gens nouveaux... Les gens ici se sentent menacés pour leur travail, ils craignent que nous le leur prenions. Normal, n'est-ce pas? Parce que nous, les Latins, on vient faire les travaux que les autres ne veulent pas faire. Pour les travailleurs qualifiés qui viennent ici, et qui veulent s'intégrer ici, c'est fatigant, parce que ce n'est pas facile, surtout pour les travailleurs qualifiés qui doivent commencer à travailler en faisant le premier travail qui leur tombe sous la main. C'est une fausse promesse que fait le gouvernement canadien : « Qualifiés! Venez ici, nous vous donnerons un travail et tout ce dont vous avez besoin! » Et quand ils arrivent ici... Il est absolument impossible de trouver le même travail! Non! (Mario).

Des recherches quantitatives confirment les perceptions des immigrés interviewés. Par exemple, les données de Statistique Canada (2003) et celles qui ont été recueillies par la commission Bouchard-Taylor (Bouchard et Taylor 2008) montrent qu'il est difficile d'obtenir l'équivalence des titres d'étude

acquis à l'étranger. En outre, une grande partie des immigrés peinent à trouver un emploi digne de leurs compétences et de leurs diplômes (Lamotte 1991; Salaff et Greve 2003). Par ailleurs, les niveaux d'études les plus problématiques sont le secondaire, le baccalauréat et la maîtrise. La situation semble différente si la migration est effectuée dans le but de poursuivre des études et lorsque les titres universitaires sont obtenus dans le pays d'accueil (Renaud et Cayn 2007). Selon une enquête menée au Québec (Godin 2004) et portant sur les immigrants issus, en 1996, du programme provincial pour les travailleurs qualifiés, les immigrants ont des difficultés à trouver un emploi à cause de la non-reconnaissance de leurs compétences (à 38 %) et de la formation obtenue à l'étranger (à 31 %).

Les extraits d'interviews présentés ici révèlent que les immigrés équatoriens souffrent d'une régression de leur niveau économique et social par rapport à leur situation pré-migratoire. La plupart d'entre eux acceptent toutefois cette situation pour le bien-être de leurs enfants en termes de qualité de vie et d'instruction. Eduardo, 40 ans, est arrivé au Canada en 2005 pour ses études. Six mois après, son épouse et ses deux filles l'ont rejoint. Il explique :

Parce que si on fait tous ces efforts pour arriver jusqu'ici, pour suivre tout ce processus, être migrant et apprendre une nouvelle langue ou parfois deux... c'est en pensant surtout à mes filles, parce que c'est pour elles que nous avons émigré. C'est très important au moment de prendre des décisions de penser au futur de nos enfants (Eduardo).

Ainsi, il semble que les parents redirigent leurs propres attentes et leurs désirs de réussite sociale vers leurs enfants : « Ils reportent sur eux leur rêve d'Amérique » (Bouchard et Taylor 2008 : 224). Beaucoup d'études ont démontré un tel transfert, particulièrement chez les femmes, et au sujet de l'éducation. Ce phénomène a été appelé « la révolution des aspirations ». La première génération d'immigrés pourra difficilement éviter la précarité, mais elle se sacrifiera pour offrir à ses enfants de meilleures conditions de vie. Soulignons que les aspirations des migrants de la classe populaire envers l'éducation de leurs enfants ont été également étudiées par Bourdieu (1979).

Immigrer pour étudier

Selon les témoignages recueillis dans le cadre de notre recherche, ceux qui immigrent au Canada afin de faire des études ont plus de chances de s'insérer professionnellement dans la société canadienne en raison des compétences acquises sur place. Une fois présents sur le territoire et après avoir terminé leur formation universitaire, les Équatoriens entreprennent des démarches pour obtenir la résidence permanente par le biais du Programme pour les

travailleurs qualifiés. Parmi les critères à remplir, il faut avoir travaillé pendant au moins un an dans l'un des deux secteurs choisis par le gouvernement du Canada, avoir reçu une offre de travail dans le pays, ou encore avoir séjourné sur le territoire en tant qu'étudiant ou travailleur temporaire. D'ailleurs, parmi les témoins que nous avons rencontrés, presque tous ceux récemment arrivés sont entrés au Canada comme étudiants et ont obtenu la résidence permanente par la suite. Comme beaucoup d'entre eux l'expliquent, il s'agit d'un moyen efficace pour immigrer dans ce pays.

Il existe au Québec un accord bilatéral entre la province francophone et le gouvernement équatorien qui prévoit pour les étudiants immigrants l'attribution d'une bourse d'études couvrant une partie de leurs frais de scolarité, leur permettant ainsi de suivre une formation dans une université canadienne sans payer davantage que les étudiants canadiens. En outre, il stipule que sur le nombre total de bourses disponibles, une sur cinq est attribuée aux étudiants fréquentant l'université anglophone, les autres allant aux étudiants inscrits dans une université francophone¹⁰. Nadia, 26 ans, émigrée depuis 2003, nous raconte comment fonctionne ce programme et comment elle a pu en bénéficier :

Si j'avais fait mes études en français, j'aurais pu payer le même droit d'inscription à l'université qu'un étudiant canadien, au lieu de le payer comme un étudiant étranger. [...] La seule chose que je devais faire, c'était la demande auprès de l'université et être acceptée dans un programme d'études (Nadia).

Au cours de notre recherche sur les Équatoriens à Montréal, nous avons remarqué que le coût différentiel des études est une des motivations de l'émigration équatorienne vers le Canada. Le témoignage de Sara confirme que le coût de l'instruction en Équateur est bien plus élevé qu'au Canada et que c'est ce qui l'a encouragée à migrer pour pouvoir aller à l'université.

J'ai décidé de venir ici pour étudier le français parce que c'était bien plus économique qu'en Équateur. Parce qu'il aurait fallu que je paie très cher, tandis qu'ici, je devais payer seulement 4000 dollars (Sara).

Conclusion

Dans cet article, nous avons montré les différents cas de figure de la migration équatorienne à Montréal au cours des quarante dernières années. Nous avons utilisé une approche méthodologique qualitative, étayée par une enquête portant sur les perceptions, les opinions, les aspirations et les agissements des immigrés équatoriens. Cette analyse qualitative nous a permis

de mettre en lumière l'expérience vécue par des acteurs sociaux impliqués. Par ailleurs, la collecte des récits de vie de nos participants peut constituer un très vaste patrimoine collectif de mémoire sociale. En dressant un portrait des migrants équatoriens, nous avons constaté qu'il s'agissait de personnes hautement qualifiées qui ont de grandes attentes subjectives en termes de réalisation personnelle, de liberté et d'opportunité de vie. Comme ces attentes prémigratoires ne sont pas toujours comblées une fois au pays d'accueil, les parents se rabattent sur l'espoir de réussite scolaire et sociale de leurs enfants pour compenser leur insatisfaction personnelle. Les immigrés perçoivent une dégradation de leur situation économique et sociale (qui contraste avec le rêve américain qu'ils entretenaient avant le départ). Ils acceptent néanmoins leur sort pour que leurs enfants, eux, puissent bénéficier de ce confort. Enfin, nous avons remarqué que les personnes qui émigrent pour poursuivre des études s'adaptent plus rapidement et plus facilement au pays d'accueil, même si études et intégration ne vont pas forcément de pair.

Note biographique

CHIARA PAGNOTTA a obtenu son doctorat en histoire contemporaine à l'Université de Gênes en 2007. Ses domaines d'intérêt comprennent la création des identités ethniques, nationales et de genres, les migrations contemporaines des régions andines, l'histoire latino-américaine, les XIX^e et XX^e siècles, ainsi que l'histoire sociale.

Notes

1. Le travail de recherche concernant la migration équatorienne à Montréal a été possible grâce à l'obtention d'une bourse de recherche postdoctorale du gouvernement du Canada (BRPD). Nous désirons remercier Deirdre Meintel qui a accepté de nous diriger en tant que stagiaire postdoctorale et l'équipe du Centre d'études ethniques des universités montréalaises pour tout son soutien.
 2. Ces sept récits de vie ont été recueillis du 22 mai 2008 au 16 octobre 2008.
 3. Selon l'Instituto Nacional de Estadísticas y Censos (INEC), l'extrême pauvreté correspond à « la valeur monétaire d'un panier de biens alimentaires, soit le coût nécessaire pour satisfaire les besoins nutritionnels de base. Les personnes dont les revenus ne suffisent pas pour pourvoir à ces besoins nutritionnels sont considérées déficientes. La valeur d'un panier de 2236 kilocalories par personne et par jour représente le seuil d'extrême pauvreté et d'indigence. La relation entre la consommation d'aliments et la consommation totale est à l'origine du coefficient d'Engel. On obtient le taux de pauvreté en divisant le seuil d'extrême pauvreté par le coefficient d'Engel et on constitue une valeur monétaire de biens et de services pour une
-

personne dans une période déterminée » (INEC 2005-2006, notre traduction).

4. Le rêve américain est fondé sur l'idée que l'Amérique du Nord (en particulier les États-Unis) est une terre d'abondance et de prospérité, du fait des nombreuses opportunités financières qu'elle offre.
5. Tous les récits de vie ont été recueillis en espagnol et traduits par l'auteure.
6. La classe moyenne telle qu'elle est entendue au Canada ne correspond pas à la classe moyenne latino-américaine. Cette dernière est plutôt équivalente à la petite bourgeoisie.
7. Les chiffres concernent aussi bien les immigrés que leurs enfants et leurs petits-enfants, nés au Canada.
8. On fait référence ici à tout le processus de révision doctrinale amorcé depuis le concile Vatican II (1962-1965) et à ses répercussions en Amérique latine, ainsi qu'à la division entre haut clergé, plutôt conservateur, et bas clergé, plutôt favorable aux nouvelles idées théologiques.
9. L'insertion socioprofessionnelle des immigrés équatoriens au Canada et la non-reconnaissance des diplômes sont l'objet d'une autre publication de l'auteure. Voir Pagnotta et Ramirez (à paraître).
10. Voir à ce sujet le site : <http://www.consecuador-quebec.org/>

Bibliographie

- AA. VV., 2003. « Causas del reciente proceso migratorio ecuatoriano » [Des causes du récent processus migratoire équatorien], *Cartillas sobre migración*, n° 3, numéro thématique.
- Acosta, A., 2005. « L'esodo ecuatoriano fra crisi economica, immaginari sociali e famiglie transnazionali » [L'exode équatorien entre crise économique, imaginaires sociaux et familles transnationales], in M. Ambrosini et L. Queirolo Palmas Luca (dir.), *I latinos alla scoperta dell'Europa. Nuove migrazioni e spazi della cittadinanza*. Milan, Franco Angeli, p. 61-82.
- Acosta, A., 2004. « Ecuador: oportunidades y amenazas económicas de la emigración » [Équateur : opportunités et menaces économiques de la migration], *Studi Emigrazione*, vol. 41, n° 154, p. 291-318.
- Altamirano, T., 1996. *Migración el fenómeno del Siglo. Peruanos en Europa, Japón y Australia* [Migration le phénomène du siècle. Péruviens en Europe, au Japon et en Australie]. Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Appadurai, A., 2001. *Modernità in polvere*. Rome, Meltemi. [Traduction française : Appadurai, A., 2005. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot.]
- Armony, V., 2006. « Los Latinoamericanos en Québec: una realidad particular » [Les Latino-Américains au Québec : une réalité particulière], in J. Ginieniwicz et D. Schugurensky (dir.), *Ruptures, continuités and re-learning. The political participation of Latin Americans in Canada*. Toronto, Ontario Institute for Studies in Education of the University. <http://armony.ca/victor/textes/armony%20latinoamericanos%202006.pdf> [consulté le 2 février 2009].
- Borrero Vega, A. L. et S. Vega (dir.), 1995. *Mujer y migración. Alcances de un fenómeno nacional y regional* [Femme et migration. La portée d'un phénomène national et régional]. Quito, Abya-Yala.
- Bouchard, G. et C. Taylor (dir.), 2008. *Fonder l'avenir. Le temps de la conciliation*. Rapport. Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, gouvernement du Québec.
- Bourdieu, P., 1979. *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Éditions de Minuit.
- Boutang, Y., 1998. *De l'esclavage au salariat : économie historique du salariat bridé*. Paris, Presses universitaires de France.

- Boyd, M., 2005. *Gendering migration, livelihood and entitlements: migrant women in Canada and the United States*. Genève, Research Institute for Social Development, United Nations.
- Braudel, F., 2000 [1949]. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin.
- Castles, S. et R. Delgado Wise (dir.), 2007. *Migración y desarrollo: perspectivas desde el sur* [Migration et développement : perspectives du Sud]. México, Miguel Ángel Porrúa.
- Comisión Económica para América Latina y el Caribe (CEPAL), 2004. *Panorama Social de América Latina* [Panorama social de l'Amérique latine]. Santiago de Chile, Publication de las Naciones Unidas.
- Comisión Especial Interinstitucional de Estadística de Migraciones en el Ecuador (CEIEME), 2008. *Apuntes sobre la Emigración internacional del Ecuador* [Notes sur l'émigration internationale de l'Équateur]. Quito, CEIEME.
- Corti, P., 2003. *Storia delle migrazioni internazionali* [Histoire des migrations internationales]. Rome-Bari, Laterza.
- Dal Lago, A., 1999. *Non persone, l'esclusione dei migranti in una società globale* [La non-personne : l'exclusion des migrants dans une société globale]. Milan, Feltrinelli.
- Gatton, B., 2005. « Ecuador en la historia de la migración internacional ¿Modelo o aberración? » [L'Équateur dans l'histoire de la migration internationale : modèle ou aberration?], in G. Herrera, M. C. Carrillo et A. Torres (dir.), *La migración ecuatoriana. Transnacionalismo, redes, identidades* [La migration équatorienne : transnationalisme, réseaux, identités]. Quito, FLACSO, p. 31-56.
- Godin, J. F., 2004. *L'insertion en emploi des travailleurs admis au Québec en vertu de la grille de sélection de 1996*. Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration. Direction de la population et de la recherche, gouvernement du Québec.
- Houle, R., 2007. « Secondary migration of new immigrants to Canada », *Our diverse cities*, n° 3, p. 16-24.
- Instituto Nacional de Estadísticas y Censos (INEC), 2005-2006. *Pobreza y extrema pobreza en el Ecuador* [Pauvreté et extrême pauvreté en Équateur]. Quito, INEC, p. 2-3.
- Kyle, D., 2001. « La diáspora del comercio otavaleño: capital social y empresa transnacional » [La diáspora du commerce otavaleño : capital social et entreprise transnationale], *Ecuador Debate*, n° 54, p. 85-110.
- Lamotte, A., 1991. « Femmes immigrées et reproduction sociale », *Recherches sociographiques*, vol. XXXII, n° 3, p. 367-384.
- Man, G., 2004. « Gender, work and migration: deskilling Chinese immigrant women in Canada », *Women's Studies International Forum*, vol. 27, n° 2, p. 135-148.
- Movimiento Laici America Latina (MLAL), ProgettoMondo, 2002. *Dalle Ande al Po, ricerca sull'immigrazione femminile peruviana a Torino* [Des Andes au Po, recherche sur l'immigration féminine péruvienne à Turin]. Verona, MLAL.
- Pagnotta, C., 2010. *Attraversando lo stagno. Storie della migrazione ecuadoriana in Europa tra continuità e cambiamento (1997-2007)* [En traversant la mare. Histoires de la migration équatorienne en Europe entre continuité et changement (1997-2007)]. Rome, Centro d'informazione e stampa universitaria.
- Pagnotta, C., 2005. « Ni aquí ni allá. Migración femenina dall'Ecuador a Genova » [Ni d'ici ni d'ailleurs. L'immigration féminine de l'Équateur à Gênes], *Cuadernos de trabajo social*, n° 13, p. 229-244.
- Pagnotta, C. et J. Ramirez (à paraître). « La migración cualificada de Ecuatorianos a Canada » [La migration qualifiée des Équatoriens au Canada], in A. Pellegrino (dir.), *Diásporas y circulación de talentos*. Buenos Aires, UBA-CFA-IRD.

- Piché, V. et D. Laroché, 2007. *L'immigration au Québec*. Rapport préparé pour la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles (CCPARDC). Québec, CCPARDC. <http://www.accommodements.qc.ca/documentation/rapports/rapport-11-piche-victor.pdf> [consulté le 1^{er} décembre 2008].
- Proyecto Migración, Comunicación y Desarrollo, 2001. *El proceso migratorio de Ecuatorianos a España* [Le processus migratoire d'Équatoriens en Espagne]. Quito, Centro Investigaciones CIUDAD.
- Qadeer, M. et S. Kumar, 2006. « Ethnic enclaves and social cohesion », *Canadian Journal of Urban Research*, vol. 15, n° 2, p. 1-17.
- Renaud, J. et T. Cayn, 2007. « Jobs, commensurate with their skills? Selected workers and skilled job access in Québec », *Journal of International Migration and Integration*, vol. 8, n° 4, p. 375-389.
- Rojas-Viger, C., 2006. « Femmes professionnelles latino-américaines à Montréal : conditions d'insertion dans le milieu universitaire et au marché du travail », *Diversité urbaine*, vol. 6, n° 1, p. 25-43.
- Salaff, J. W. et A. Greve, 2003. « Gendered structural barriers to job attainment for skilled Chinese emigrants in Canada », *International Journal of Population Geography*, n° 9, p. 443-456.
- Santana, A., 2005. « Migración latinoamericana en los inicios del siglo XXI » [Migration latino-américaine au début du XXI^e siècle], *Cuadernos Americanos*, n° 114, p. 71-84.
- Sayad, A., 2002. *La doppia assenza, dalle illusioni dell'emigrato alle sofferenze dell'immigrato*. Milano, Raffaello Cortina Editore. [Traduction française : Sayad, A., 1999. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris, Éditions du Seuil.]
- Statistique Canada, 2006. *Immigrations and citizenship*. Ottawa. <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2006/rt-td/immcit-eng.cfm> [consulté le 8 décembre 2008].
- Statistique Canada, 2003. *Enquête longitudinale auprès des immigrants du Canada : le processus, les progrès et les perspectives*. Ministère de l'Industrie. Gouvernement du Canada. <http://dsp-psd.pwgsc.gc.ca/Collection/Statcan/89-611-X/89-611-XIF2003001.pdf> [consulté le 8 décembre 2008].
- Statistique Canada, 2001. *Immigrations and citizenship*. Ottawa <http://www12.statcan.ca/english/census01/products/standard/themes/ListProducts.cfm?Temporal=2001&APATH=3&THEME=43&FREE=0> [consulté le 8 décembre 2008].
- Thomas, W. et F. Znaniecky, 1918-1920. *The Polish peasant in Europe and America. Monograph of an immigrant group*. Chicago/Boston, University of Chicago Press/Badger.
- Vangelista, C., 1999. *Terra, etnie, migrazioni. Tre donne nel Brasile contemporaneo* [Terre, ethnicité, migrations. Trois femmes dans le Brésil contemporain]. Turin, Il Segnalibro.
- Vangelista, C., 1982. *Le braccia per la fazenda. Immigrati e caipiras nella formazione del mercato del lavoro paulista (1850-1930)* [Des bras pour la fazenda. Immigrants et caipiras dans la formation du marché du travail pauliste (1850-1930)]. Milan, Franco Angeli Editore.
- Zambrano Castello, G., 1998. *El sueño americano. Los inmigrantes ecuatorianos en New York* [Le rêve américain. Les immigrants équatoriens à New York]. Quito, CILDE.